

## Résumé de la recherche

Après avoir consacré mes travaux de recherche à l'examen de la métaphysique de Descartes et de la connaissance de l'infini qui y est développée, je me suis attachée à l'étude d'un cartésien, Pascal, auquel il est en réalité délicat d'accoler une étiquette, fût-elle de cartésien. J'ai tenté en effet de ne pas lire Pascal à partir de Descartes, de ne pas mesurer seulement ce qui serait considéré comme des écarts par rapport à une orthodoxie cartésienne, mais j'ai cherché à étudier la conceptualité propre du *corpus* pascalien, à accorder son originalité et son autonomie à la philosophie à l'œuvre dans les *Pensées*. Si elle reçoit de la religion chrétienne ses ultimes éclaircissements, cette philosophie ne nous a pas semblé réductible à la seule stratégie apologétique. Les *Pensées* ne présentent de fait qu'une théologie minimale et convenue, les théologoumènes que l'on peut y relever se marquant au mieux par le caractère traditionnel, au pire par leur banalité. Il est même difficile d'enregistrer des notions qui seraient de facture jansénienne, ni la thèse de la délectation victorieuse ni celle de la substitution des plaisirs ne paraissent faire l'objet d'un exposé explicite et conséquent. Les *Pensées* ne sont en cela aucunement comparables avec les opuscules comme la *Prière pour le bon usage des maladies* ou *Sur la conversion du pécheur*, qui, pour leur part, obéissent incontestablement à une visée apologétique.

L'insistance à voir dans les *Pensées* une exhortation à la conversion a masqué l'inédit des concepts présentés, a biaisé l'appréhension de leur contenu. C'est pourquoi nous avons cherché à identifier la raison du divertissement, que nous avons trouvée dans l'inconsolabilité de l'homme et non pas dans sa seule condition de mortel. Mais si le commentaire s'est attaché à l'élucidation des mécanismes et des causes du divertissement, cela a conduit à occulter, selon nous, l'importance de son antonyme : l'inquiétude. Sans parvenir à l'évidence et la certitude d'une connaissance de soi, l'inquiétude est néanmoins la condition de possibilité d'une pensée de soi, d'une réflexion sur son « état véritable », alors même que cette seule pensée est, par la tristesse qui s'y attache nécessairement, escamotée dans l'ennui comme dans les agitations et l'aveuglement du divertissement. Il s'agissait donc d'inscrire dans l'économie générale de la philosophie pascalienne ce concept opératoire d'inquiétude, dont la portée et la fonction restaient à déterminer. Si « n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, [les hommes] se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser », l'inquiétude est, à l'inverse, le fait d'y penser, dévoilant ce que le divertissement recouvre. Toute pensée serait ainsi inquiétude. Et le but des *Pensées* serait de nous contraindre à penser, en nous plaçant dans cet état inquiet que nous fuyons. Entre le moi diverté et haïssable, parce que haïssant la vérité et se faisant de manière injuste le centre et le tout, et le moi anéanti de la conversion véritable, se trouve le sujet inquiet, qui cherche vérité et bonheur.

Entre désespoir et aveuglement, l'inquiétude est un état intermédiaire, un « entre-deux » pour reprendre une notion pascalienne, qui est à la fois désir du vrai et du bien et impuissance à y parvenir. L'inquiétude est ainsi le résultat de forces contraires : celle d'une nature capable de vérité et de bonheur et celle exercée par un vide, affectant cette capacité même, lui dérobant la jouissance de ce à quoi elle est orientée. L'inquiétude résulte de l'antagonisme entre capacité et privation. Ce qui caractérise l'homme n'est donc pas de persévérer dans l'être, mais, par la force d'un désir qu'il convient d'entendre à la fois comme avide et impuissant, de se hisser au niveau, au « rang », d'un bonheur et d'une vérité dont il ressent le vide, lequel se marque par l'absence de contenu certain à attribuer à l'objet et par l'absence d'efficacité à accorder à la capacité à le penser et le vouloir. Ce sont bien des forces qui sont en jeu et non un principe inertiel : force de l'imagination contre celle de la raison, force d'une « occupation violente et impétueuse » contre force de la pensée de soi, force du divertissement contre celle de l'inquiétude du vrai et du bien.

Pour les décrire, Pascal utilise plus volontiers le concept de vie, d'existence ou de condition que celui, statique, trop général et de ce fait inassignable, d'être. Il ouvre ainsi à la métaphysique un champ nouveau d'investigation et la dote de concepts encore inédits. Résultant d'une capacité inopérante au vrai et au bonheur, vouloir sans pouvoir, désir impuissant, l'inquiétude est aussi un « instinct qui nous élève » (fr. 526). Il revient à une philosophie qui « passe toute la philosophie humaine », renvoyant dos à dos dogmatisme et scepticisme, de dire l'homme dans le vide de ces capacités comme dans ce qui l'élève, d'en étudier les contradictions et les paradoxes, de mettre au jour l'oubli de soi dans les illusions volontaires et les fantasmes du moi, mais aussi la pensée de soi dans une inquiétude qui fait s'effrayer et chercher les « moyens d'en sortir » (fr. 229). Alors seulement la philosophie, loin des généralités bavardes, est en mesure de dire ce que vivre implique pour l'homme, puisque « entre nous et l'enfer ou le ciel il n'y a que la vie entre deux qui est la chose du monde la plus fragile » (fr. 185).

La vraie éloquence de la vraie philosophie exige de remplacer la question de l'être, de la substance, des facultés de l'âme, et même de l'homme, par la description des conditions empiriques d'existence des hommes, et de tel homme – savant, roi, soldat, piqueur, veuf ou courtisan. Le sérieux auquel doit se consacrer le philosophe est moins le conceptuel ou le livresque que la vie même, à l'instar de Platon et d'Aristote, qui « se sont divertis à faire leurs lois et leurs politiques (...). C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement » (fr. 457). Mais ce n'est pas seulement le contenu, c'est également la forme de la métaphysique qui est ainsi appelée à changer : les cadres traditionnels d'exposition, traité ou disputes, sont écartés au profit de ceux du discours, des lettres et des sentences.

À l'extrémité du siècle, c'est à Leibniz qu'il revient d'enregistrer cette importance accordée à l'inquiétude, en soutenant qu'être, c'est être inquiet, en tant que l'inquiétude est l'être agissant, voulant et désirant. Se marquent ainsi, selon nous, deux traitements antagonistes de l'inquiétude : celui, cartésien, qui la bannit pour privilégier le contentement ou la résolution de la volonté, et dont Fénelon est le meilleur représentant ; et celui, de Malebranche à Leibniz, en passant par Locke, et où Pascal occupe une place prééminente, qui fonde la métaphysique et la morale précisément sur l'inquiétude, qui représente non pas tant le défaut d'une volonté irrésolue que son moteur et sa force propre. L'inquiétude devient ainsi moins le lieu de l'inconsolabilité d'un sujet privé de ce dont il est capable que celui de la détermination et de la liberté de sa volonté.

Pascal lui-même n'a-t-il pas accordé à l'inquiétude un sens positif, quand il en fait la manière dont l'homme se rapporte à l'incertain, et l'affronte, sans ressources propres ni jugement assuré : « (...) mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles. Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain (...). Or quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison, car on doit travailler pour l'incertain » (fr. 480) ? L'agir des hommes, leur vie même, apparaissent ainsi comme un « travail de l'incertain » : une façon confuse de conjurer l'insupportable inconsolabilité de l'existence et l'effroyable du réel. Faire face à l'incertain est l'exact opposé de se divertir : ce n'est pas éviter toute pensée, recouvrir la réalité de constructions imaginaires, mais c'est rendre le réel à lui-même, restituer ce qu'il contient d'inconnu, d'incompréhensible et d'effroyable. C'est s'y confronter et non s'en détourner. Ce travail pour l'incertain dessine un lieu où exister, tandis que le divertissement est un temps où disparaître. Il y a dans cette inquiétude de l'incertain les contours d'un sujet, alors que l'on se perd soi-même dans le divertissement. La notion de travail s'oppose tout autant à la nonchalance qu'au désespoir. Ce n'est pas le simple fait, comme Montaigne, de s'accommoder de la Fortune, sans inquiétude aucune ; c'est se décider à exister dans ce réel que l'on sait immaîtrisable et « muet ». C'est faire œuvre, dépasser la stérilité de la paresse comme l'inaction du désespoir.